

tage nous battre pour que les syndicats de la FEN prennent en tant que tels position. Nous voulons que le débat soit mené et que les différentes tendances mettent en évidence leurs options politiques, à partir de quoi les militants ont toute possibilité de soutenir les candidatures qui correspondent le mieux à ces options.

Dans l'EE, en particulier dans le bulletin intérieur, nous pouvons exposer le plus clairement et ouvertement les raisons de présentation de candidatures Ligue, de même que nos positions fondamentales par rapport au programme commun et aux élections, mais nous n'avons pas à mener bataille durement pour que l'EE en tant que tendance prenne une position unique.

Bureau Politique, le 22/9/72

texte de

villeneuve

Tentative pour situer et définir le nouveau Parti Socialiste

« Quel écueil menace la Révolution de demain ? L'écueil où s'est brisée celle d'hier, la déplorable popularité de bourgeois déguisés en tribuns » (Blanqui).

Dans le No 3 de la revue IVème, nouvelle série, le camarade Buzard apporte un certain nombre d'éléments intéressants et utilisables pour qui veut aller un peu au-delà des généralisations journalistiques hâtives. De son côté le camarade Pierre Frank, la veille du deuxième congrès, apportait d'autres éléments de réflexion sur « la crise du mouvement socialiste ». Nous voulons apporter ici quelques éléments supplémentaires. Il ne s'agit pas d'analyses gratuites. Notre position vis-à-vis du PS ne peut être uniquement déterminée par l'empirisme ou les situations locales.

De même que nous avons commencé ce travail pour les groupes révolutionnaires (textes de Tisserand et Lourson), pour le PSU (Salesse) et pour le PCF (où il serait utile de faire systématiquement le travail de centralisation d'informations que nous avons fait en son temps sur les groupes (comment se module la crise rampante du PCF) ce qui permettrait bien davantage qu'aujourd'hui d'armer nos militants pour le travail toujours nécessaire en direction des militants PCF ou influencés par lui), il nous faut l'opérer pour le PS.

Le rejet et l'adoption de telle ou telle forme d'alliance, de formule de gouvernement, de consigne de vote sont liés à cette analyse. Il ne nous est pas non plus

indifférent d'affiner nos prévisions quant à l'évolution du champ politique dans lequel nous nous insérons et sur lequel nous jouons. D'autant que le PS est un peu la plaque sensible et le secteur-carrefour des courants socio-politiques qui traversent aujourd'hui la formation sociale française.

I. — LE CADRE GENERAL

(Nous nous en tiendrons à ce qui joue sur le PS).

a) L'évolution des rapports de force politiques : on sait qu'à l'issue des luttes du front populaire et de la Résistance, le PCF a conquis l'hégémonie sur la classe ouvrière française, hégémonie jusque là exercée par la social-démocratie. Nous avons analysé cette évolution comme irréversible. Une génération a fait son expérience de la direction social-démocrate (1905-1936) et, à travers de grands événements, s'en est détachée ; une autre génération (1936-1968) a fait son expérience de la direction stalinienne et à travers la crise sociale profonde inaugurée par Mai 68 commence à s'en détacher. Nous ne pensons pas que ce sera pour revenir en arrière. L'expérience du stalinisme, par rapport à celle de la social-démocratie, est jusqu'à un certain point, une expérience politique centriste, intermédiaire entre la social-démocratie et le marxisme révolutionnaire (spécificité du réformisme stalinien, liaisons avec l'URSS, diffusion massive du matériel marxiste-léniniste, etc.). Le développement des groupes révolutionnaires à travers Mai 68 et ensuite, le non-recrutement du PC après 68 (alors que c'est par centaines de milliers que les travailleurs avaient afflué au PC après 36 et 44, les effectifs du PC après 68 restent stables : il recrute et il perd tout autant), l'effondrement électoral de la social-démocratie (les moins de 5 % du tandem Defferre — Mendès-France) — même s'il caricature un peu son effondrement réel —, tout cela n'est pas dû au hasard et est plus qu'événementiel.

Ce qui fait la force du PC, et la symétrie n'est pas tout à fait exacte, c'est qu'à l'inverse de la SFIO (sauf dans le Nord), le PCF ne s'est pas contenté d'une audience électorale, il a véritablement organisé, structuré la classe, et dans ses propres rangs d'abord ; et de ce point de vue (composition sociale) le caractère ouvrier du PCF est bien plus marqué que celui de la SFIO (qui a toujours davantage recruté chez les employés, les fonctionnaires, la petite-bourgeoisie classique : petits paysans, petits commerçants, professions libérales, artisans ; que chez les ouvriers d'usine ; parti de travailleurs plus que parti d'ouvriers).

b) Les problèmes de la bourgeoisie face à cette évolution : la bourgeoisie ou au moins une fraction d'entre elle, et en particulier ses lieutenants ouvriers à la tête des partis ou syndicats réformistes ou des organes d'opinion de la « gauche » ont été fort conscients de cette évolution depuis très longtemps et des dangers qu'elle recélait pour eux et leur classe.

Certains leaders ou politiciens réformistes capitulent ou font le saut, estimant l'évolution irréversible (cf Zyromsky, leader de la tendance la « Bataille socialiste » de la SFIO d'avant-guerre, rentré au PCF dans l'après-guerre ; cf aussi l'auto-dissolution du PSIUP italien récemment et l'intégration au PC de cette ancienne aile gauche du PSI. Dans d'autres pays cela a pu se traduire par de « pseudo-fusions » comme pour le Parti Socialiste Unifié de Catalogne ou dans certains pays de l'Est : ex. Parti Ouvrier Unifié Polonais), d'autres — qui, pour diverses raisons, refusent les contraintes militantes, créent des groupes autonomes bidons à la lisière du PC (ce fut le cas, dans l'après-guerre de l'Union Progressiste qui regroupait d'anciens radicaux, d'ex-socialistes et des chrétiens progressistes et dont le journal